



L'AMI DE LENS

Virginie Morard (1921 - 2011)



©CL Micheloud

Bonjour maman, je fais une petite recherche sur la vie d'autrefois. Est-ce que tu peux me raconter un peu comment ça s'est passé depuis petite jusqu'à maintenant ?

Alors, je suis née à Saint-Clément, un petit peu dehors du village, et je suis l'aînée de neuf enfants. Mais nous sommes restés cinq, deux sont morts à la naissance et deux sont morts à trois mois et quatre mois. Alors, nous sommes restés trois filles et deux garçons.

Et puis, tout petits alors, vous jouiez entre vous ?

Oui, on jouait dehors, la maison était petite, on était serrés. On avait pas de jouets, on jouait avec des petites choses de la nature.

Et puis la maison y était comment ?

On avait qu'une chambre et une cuisine. Dans la cuisine y avait qu'un fourneau à bois, une petite fenêtre et

puis on avait le falot. On avait pas l'eau, y fallait aller la chercher à la fontaine. On avait l'électricité seulement à la chambre, la grande pièce.

On était tous dans la même chambre. On avait un lit à étage, le lit qu'on poussait dessous un grand lit, c'était pas comme les lits à étage de maintenant, c'était comme un tiroir. Les trois filles dormaient en-dessus dans le même lit, et les petits garçons dormaient en bas. Et les parents dans la même chambre.

Et puis l'école ?

On commençait l'école à sept ans, et on allait jusqu'à Flanthey, y fallait une demi-heure de marche, matin, midi et soir. Le premier vendredi, on devait aller à la messe

et à la communion et comme l'église était à Flanthey, y fallait prendre avec nous le petit-déjeuner et on le mettait chauffer, on mettait le petit bidon sur le fourneau en pierre ollaire. Quand on sortait de la messe, on déjeunait et puis on restait là pour l'école.

Combien de temps vous alliez à l'école ?

On allait à l'école 6 mois. On commençait l'école après la Toussaint, vers le 8 ou le 10 novembre et on finissait au début mai. On allait à l'école toute la semaine, même le samedi, le jeudi après-midi on avait congé.

Et puis après, sitôt fini l'école, vous faisiez quoi ?

Y fallait aider au jardin et à la vigne, y fallait garder les plus petits. On commençait tout jeunes déjà, avec maman. On avait un petit peu de vigne à Saint-Clément, alors on allait arracher l'herbe à la main. Tout gamins, à 7 - 8 ans, avec Maman, l'après-midi.

Et les vignes, c'était pas comme aujourd'hui ?

Oh non, y z'avaient les versannes, alors les ceps c'était serré, y avait beaucoup de raisins parce qu'on avait peu de vigne. Y avait pas le quota comme maintenant. Et puis la vendange, un peu on encavait et puis le reste on vendait pour avoir pour vivre.

Et puis comme Papa est devenu infirme depuis 1930, il a plus pu travailler à l'usine, alors on a fait des dettes pour pouvoir élever la famille. On avait un petit peu de boucherie, on tuait toujours quelque chose, mais on a dû emprunter pour élever la famille. Et puis après quand on était plus grands, moi je suis restée toujours à la maison parce qu'on avait un peu de campagne. Et les sœurs sont parties travailler à 15 ans, elles gagnaient une petite paye et donnaient l'argent à la maison.

Après, une fois que vous aviez fini l'école, que vous alliez à la journée, ça se passait comment ces journées de travail ?

Moi j'avais 11 ans quand on a commencé à aller en journée, deux années qu'on a été. Mais oui, c'était jeune, mais on faisait des petites choses, c'était pas un travail pénible, mais y fallait rester toute la journée. On allait à la journée en dessous Chelin, y fallait une demi-heure pour y aller. Alors on devait prendre le pique-nique : pain, fromage et cervelas. On commençait à 7 heures le matin et jusqu'à 7 heures au soir. De midi à une heure et demie c'était la pause du dîner. À 9 heures et à 4 heures on s'arrêtait pour goûter.

Et vous faisiez la boucherie ?

Oui, mais la boucherie, c'était pour les repas. On tuait un cochon quand on était à Saint-Clément. On avait pas de frigo, pas de congélateur, on avait rien. Tout était salé et séché. On mangeait la viande fraîche seulement quand on faisait la boucherie.

Et vous achetiez quoi au magasin ?

On achetait le sucre, la farine, des sacs de 50 kilos de polenta et les spaghetti dans des petites caisses de 10 kilos. On allait à Vaas, on avait un petit char, c'était tout à

plat. On prenait la farine pour le bétail et puis on prenait pour nous. Quand on était plus petits, maman venait avec nous. Et voilà.

Vous êtes restés jusqu'à quand là-bas ?

On est montés à Icogne en 34, c'était notre village. Moi, j'avais 13 ans et le dernier 4 ans. Y a un camion qui est venu pour déménager. On avait les paillasses, les petits meubles et papa et maman avaient un grand lit matelas et sommier.

Et la paillasse, ça se faisait comment ?

A la longueur du lit, et y avait une ouverture au milieu pour brasser la paille, mais pas tous les jours. On changeait la paille une fois par année, c'était de la paille de seigle. On devait l'acheter, je me rappelle pas de qui.

Alors, à Icogne, ma fois, y fallait descendre à la bonne saison pour attacher les vignes pour nous. Alors, maman pouvait encore marcher, elle descendait avec nous. Papa pouvait plus venir, il était infirme. Et puis au printemps, papa descendait pour tailler, parce que des bras il était bon, mais il avait toujours les cannes. Alors on descendait avec le boulanger qui venait apporter le pain à Icogne, et on dormait à Valençon dans l'écurie de ceux de Camillet. Toute la semaine, on dormait sur la paille, habillés comme on était.

Papa taillait et moi je devais ramasser les sarments et puis piocher. J'avais 12 – 13 ans, on avait des petites pioches, les capiõns. L'été, je descendais qu'avec maman et ma sœur Elisabeth, Marguerite était encore trop petite. Et puis on allait aussi à la journée chez d'autres.

Et puis vous gagniez combien ?

Je sais pas combien on gagnait, parce que c'était payé à papa. Mais quand on voyageait depuis Icogne, j'avais 14 - 15 ans, j'étais plus grande j'avais 5 francs par jour et ma sœur avait 4 francs. Mais on prenait un pique-nique avec nous.

Mais quand j'ai eu 16 ans, Ambroise Bagnoud qui avait le magasin à Icogne, on était voisins, il a demandé à papa « Est-ce que Virginie y pourrait aller travailler à Crans ? J'aurais une place » Alors j'ai plus été aux vignes, on faisait juste les petites vignes à nous. Parce que là-haut, à Crans, j'avais 10 francs par jour et la pension. Et puis j'allais une fois par semaine, mais toute l'année, l'hiver aussi. Y fallait voyager à pied, en hiver châler la neige, mais c'était rien, ça.

Mais les autres enfants, y z'étaient toujours à la maison ?

Non, Elisabeth était en place et Marguerite, François et Joseph y z'étaient à la maison et y z'allaient à l'école.

Je partais à 6 heures pour arriver à 8 heures à Lumière et Vie, c'était un sanatorium belge en-là à Montana au-dessus de l'église. Et quand j'arrivais, y me donnaient vite une tasse de café. Y avait Paul Bagnoud qui était cuisinier là, il venait d'Icogne. Et là je faisais les poutz, frotter les planchers à la paille de fer avec le pied toute la journée,

et puis encaustiquer. Mais pour faire briller y avait un bloc électrique, fallait être à quatre pattes, mais ça c'est pas grave.

Et puis des dames qui me voyaient passer à Crans m'ont demandé pour aller travailler. Alors j'ai eu des dames, Madame Wanderzer. Elle me donnait 12 francs par jour. Alors j'allais une fois à Lumière et Vie et une fois là dans la semaine, ça fait du bien. Après j'ai eu encore d'autres, des amies à Madame Wanderzer qui m'ont demandé. Alors j'ai plus été à Lumière et Vie. Tu t'imagines la belle vie, pas besoin de courir jusqu'à Lumière et Vie et de châler la neige en hiver. J'avais pas de pantalon, les bandes molletières et puis des souliers ordinaires et puis quand on arrivait en haut, on mettait les pantoufles.

Je me levais à 5 heures les jours où j'allais à Crans. Je devais soigner la vache, donner aux chèvres et puis porter le lait à la laiterie. Alors je laissais le bidon là et puis Louis de Schmidt en redescendant y prenait le bidon pour porter chez maman, elle pouvait plus sortir. Il fallait partir à 6 heures d'Icogne parce qu'y avait pas encore les cars, mais chui encore là. Eh, le travail c'est la santé ! C'est vrai ! Quand je pense, j'avais du plaisir.

La bonne saison après, depuis que ma sœur Marguerite était mariée, je montais en moto avec l'oncle Maurice, lui y travaillait aux Services industriels. Et puis je descendais à pied, parce qu'on descendait pas en même temps.



4 générations Sylvia Virginie Claire-Lise
Juliette Justine

Et t'as fait ça jusqu'à quel âge ?
Jusque je me suis mariée.

En son temps encore, quand vous êtes montés de Saint-Clément, vous aviez quoi pour vivre ?

Alors, en ce temps-là, quand on avait plus d'argent, on faisait noter. On achetait à la Consomme et puis y notaient. On avait du bétail, les chèvres, une vache, on achetait pas de lait. À Saint-Clément on avait les moutons, mais à Icogne plus. Quand on avait les vendanges, on vendait la vendange et on payait les dettes.

On faisait les foins avec un voisin à Icogne. Papa pouvait faucher, alors on le mettait sur le petit char et puis on traînait papa sur le chemin en bas dans les prés et puis après pour remonter, je montais chercher le mulet chez Louis Lamon, on l'attelait

au petit char pour monter papa. Et puis même après, quand papa est devenu toujours plus infirme, alors y avait les voisins, y avait Louis Lamon qui venait faucher avec moi. On allait un jour pour Louis, un jour pour nous. On fauchait de 4 heures du matin jusqu'à 11 heures. J'ai jamais eu mal au dos, parce que la faux coupait bien, papa savait battre la faux et moi je savais aiguïser.

Henri Duchoud qui est au home, a encore dit cette année « Tu te rappelles quand on allait faucher à 4 heures le matin ? » Lui y venait faucher pour nous et après moi j'allais les aider aux foins et puis j'allais en bas aux vignes pour eux. Pour compenser, on avait pas d'argent, y fallait compenser, c'était du troc.

Et puis porter, j'en ai porté des hottes de fumier, en bas aux vignes. On menait le fumier en bas avec le char et fallait encore payer pour mener en bas. Puis en bas y fallait porter à la vigne, elle était pas au bord de la route. Je me plains pas, ce qu'on a fait je regrette rien, j'ai tâché de faire le mieux possible.

Puis après, quand t'as rencontré papa, vous alliez aussi à la montagne ?

On allait alper. On avait qu'une vache à alper. Quand Joseph et François ont eu 15 ans, ils allaient à l'alpage. Y donnaient pas à manger là-haut, y fallait leur apporter à manger, alors on montait apporter ceci, cela. Quand les garçons étaient plus jeunes ils étaient vélerot qu'on appelle, y portaient le lait de là où étaient les vaches jusqu'à la tsigieure. C'est comme ça que j'ai connu papa. Oui je le connaissais de vue, on se connaissait parce qu'on passait à Lens et puis on allait à la messe à Lens, mais on s'était jamais parlé. Mais à la désalpe, oui.

Quand y a eu le Rawyl, alors on portait le fromage, le beurre et le sérac avec la hotte depuis la cave de Vatseret jusqu'au Rawyl. Puis après, la jeep à Elisée, il prenait pour plusieurs. Voilà la vie, c'était la vie.

Et du moment que tu t'es mariée, la maison ?

Ça m'a coûté beaucoup. J'ai pas regretté, mais ça m'a coûté beaucoup de laisser les parents. Ils sont restés seuls là, mais y avait ma belle-sœur Yvonne qui habitait en dessous, qui s'occupait d'eux. Papa était infirme, maman a été très malade et elle pouvait plus sortir de la maison. Les docteurs venaient à la maison, mais pas souvent. Ils avaient les médicaments. On frictionnait toujours papa, lui c'était les rhumatismes. Maman c'était l'estomac et l'intestin, déjà quand j'étais à la maison, elle pouvait plus manger, presque rien. Elle mangeait qu'à midi, une petite soupe et sinon que du pain trempé dans le lait.

On avait acheté la maison, depuis qu'on était à Icogne, pi la maison était payée. On avait emprunté pour acheter la maison, pi après on a quand même refait parce que c'était une vieille maison. On avait pas de salle de bains, mais la cuisine avait une grande fenêtre, c'était bien chauffé, les deux chambres, le balcon. Là où habite tante Yvonne maintenant.

Et alors, quand chui partie, mon Dieu, papa avait du souci. Il m'a dit, tu peux te marier, pi rester ici, on a deux chambres. J'ai dit « Ah, mon Dieu, c'est un veuf avec

trois enfants » Il a dit « Tu te décharges de nous pour prendre d'autres charges ! » Alors, j'ai eu mal au cœur, j'ai écrit une lettre à papa, à ton papa, qu'y fallait pas compter sur moi, que je restais chez les parents. Alors, il a été chez tante Pauline, c'est sa belle-sœur, ils ont discuté et tante Pauline m'en a parlé et puis total, je me suis décidée. Pi j'ai pas regretté, j'ai tâché de faire le bien.

Ça a été aussi dur de rentrer après avec les trois enfants ?

Non, ça pas. Ah, y avait des gens à Icogne, quand ils ont su que j'allais me marier, y disaient « Mon Dieu, mais le premier jour, cinq à table ! » J'ai dit « Écoute, moi j'ai pas peur du travail ! » Ce qui m'a coûté, c'est de laisser les parents, et ils étaient pas abandonnés, y avait d'autres qui s'en occupaient. Moi j'étais restée jusqu'à 33 ans à la maison, Elisabeth s'est mariée à 23 ans, François à 24, tante Marguerite aussi. Je suis restée quand même longtemps avec les parents. Alors j'ai eu un peu mal au cœur, mais autrement non, j'ai jamais regretté.



Virginie et Raymond Morard

©CL Micheloud

Et j'ai eu un bon mari, écoute, avec papa on s'entendait bien. On a travaillé ensemble, on a fait tout ensemble, franchement, je te dis, j'ai jamais regretté. C'est maintenant qu'y me manque, ça fait 9 ans maintenant.

Extraits d'un entretien avec Claire-Lise Micheloud en 2006

Histoire de la cloche principale de Flanthey, sur fond de Première guerre mondiale

L'histoire mouvementée de la cloche principale de Flanthey est inséparable du contexte géopolitique de l'époque. Il est intéressant de constater qu'un instrument destiné au clocher d'une église située en territoire neutre s'est heurté à une série d'obstacles, et n'est parvenu qu'à grand peine à destination, devenant ainsi un « témoin » inattendu du conflit qui a ensanglanté l'Europe au début du XXe siècle.



L'église de Flanthey et son clocher

©Adélaïde Patrignani

Une fonderie de référence

13 avril 1914. La première pierre de l'église de Flanthey est bénie. Trois mois plus tard, le 28 juillet, l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie, puis, par le jeu des alliances, une large partie de l'Europe entre progressivement dans le conflit.

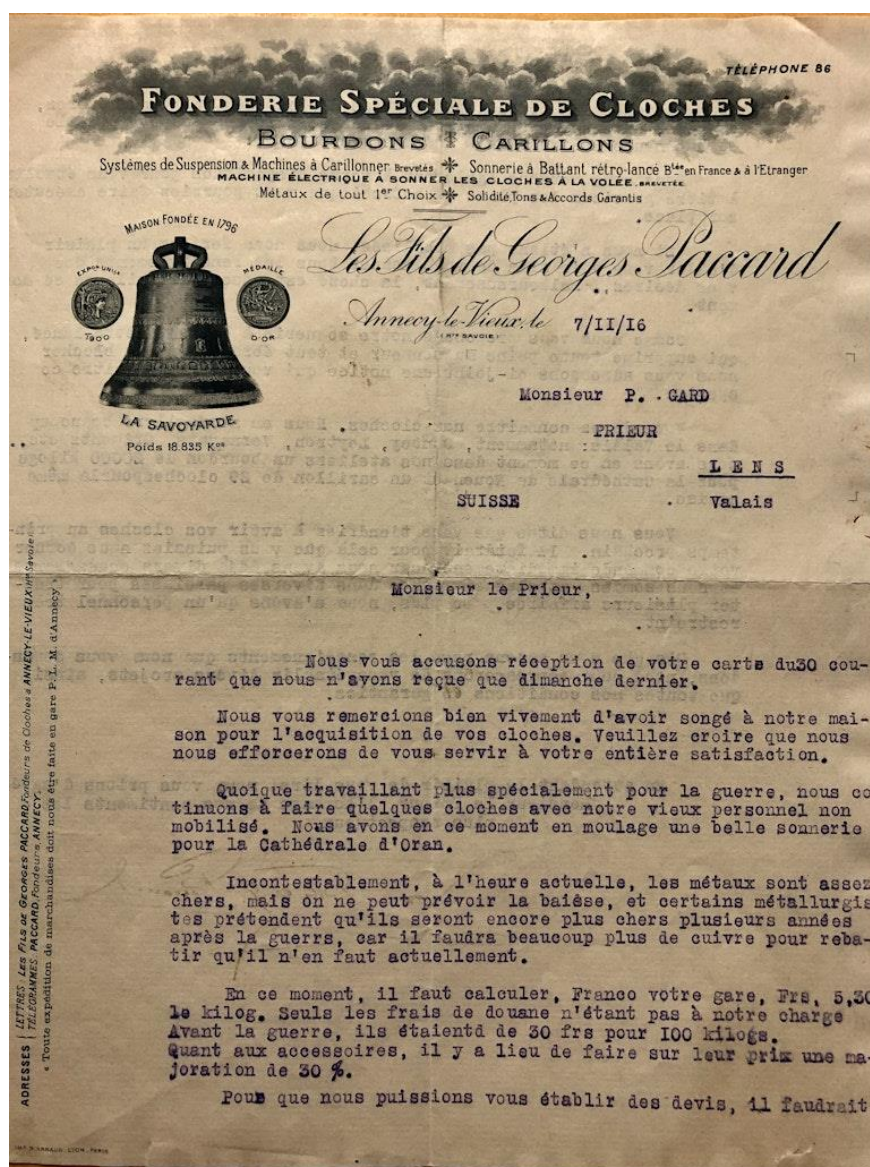
Les travaux se poursuivent et le 14 novembre 1915, un premier office est célébré dans la nouvelle église de Flanthey. Outre des aménagements intérieurs, il faut aussi doter de cloches le solide beffroi construit en bois et en pierre, avec des fenêtres cintrées.

Le carillon de Flanthey comporte actuellement neuf cloches, mais c'est la cloche principale qui a été commandée en premier.

Le chanoine Pierre Gard, alors prieur de Lens, se renseigne fin octobre 1916 auprès des « Fils de Georges Paccard » à Annecy, une référence en matière de fonderie de cloches et de carillons. L'entreprise familiale, fondée en 1796, fabrique des cloches pour le monde entier. Certaines sont particulièrement célèbres, la fierté de l'époque est la « Jeanne d'Arc », bourdon de la cathédrale de Rouen fondu juste avant le déclenchement de la Première guerre mondiale.

Manque de personnel et hausse des prix

Dans les archives de la paroisse de Lens se trouvent toutes les lettres envoyées à Lens par l'entreprise Paccard, ainsi que des documents administratifs relatifs à la commande et à la pénible livraison de cette cloche.



La première lettre envoyée par la fonderie Paccard au chanoine Pierre Gard

« Quoique travaillant plus spécialement pour la guerre, nous continuons à faire quelques cloches avec notre vieux personnel non mobilisé », lit-on dans la première lettre de cette correspondance, datée du 7 novembre 1916 et répondant à une

missive du chanoine. « *Nous avons en ce moment en moulage notre belle sonnerie pour la cathédrale d'Oran* ».

« *Incontestablement, à l'heure actuelle, les métaux sont assez chers* », explique la maison Paccard en donnant le prix de 5,30 francs le kilo, « *mais on ne peut prévoir une baisse, et certains métallurgistes prétendent qu'ils seront encore plus chers plusieurs années après la guerre, car il faudra beaucoup plus de cuivre pour rebâtir qu'il n'en faut actuellement* ». Cette hausse effrénée des prix du métal ne fera que se confirmer dans les lettres suivantes.

« *Vous devez connaître nos cloches. Nous en avons livré beaucoup dans le Valais, notamment, Contey, Leytron, Vernayats, Grimontz, etc...* » [orthographe du texte], écrit le fondeur. Il évoque dans sa lettre un système alors novateur : « *la sonnerie à battant rétro-lancé, qui supprime toute peine au sonneur et tout ébranlement au clocher* ». Une notice est jointe pour présenter ce type de sonnerie, qui sera celui choisi pour la cloche principale.

Livraison espérée au printemps

Le 16 novembre 1916, une nouvelle lettre est expédiée à Lens, accusant réception de la commande du chanoine Gard, envoyée deux jours plus tôt.

« *Il nous sera assez difficile de nous rendre à Lens selon votre désir, regrette la maison Paccard, car nous sommes mobilisés dans nos usines. (...) Il nous faut pour nous rendre en Suisse l'autorisation du Gouverneur militaire et même du Ministre de la Guerre, et il nous faudra justifier que c'est pour la défense nationale que nous sommes obligés à ce voyage* ». On propose plutôt au chanoine Gard de venir lui-même à Annecy « *entendre la Jeanne d'Arc et le carillon de Rouen* » (29 cloches !).

La commande n'est pas encore confirmée, et le fondeur français demande de ne pas trop tarder étant donné la hausse des prix et le délai de livraison qui s'annonce long.

Dans ces deux premières lettres, il est question de plusieurs cloches – le projet initial était certainement de commander un carillon complet – mais dans la troisième lettre, datée du 5 janvier, il ne s'agit plus que d'une seule cloche, la cloche principale. Le prix des matières premières aurait-il dissuadé le prieur de Lens d'entreprendre une acquisition trop importante ?

« *Le moule est bien avancé, et nous comptons en faire la coulée d'ici un bon mois; il est vrai qu'en ce moment nous sommes bien contrariés par les froids rigoureux que nous avons* », écrit en ce début janvier 1917 l'un des fils de Georges Paccard. « *Si les transports sont ouverts, nous pourrions donc vous expédier votre cloche aux premiers beaux jours, poursuit-il avec optimisme. Vous avez fait votre commande au bon moment car il y a encore eu de très fortes hausses sur les métaux* ».

Paccard souhaite enfin « *que le premier carillon de votre cloche soit celui de la paix universelle que nous désirons bien vivement* ».

Un apparent feu vert

Huit jours après, dans *une* nouvelle lettre, le chanoine Gard est invité à venir à Annecy deux semaines plus tard pour assister à la coulée, opération très rapide mais spectaculaire. Mais côté lensard, aucun déplacement ne semble prévu, et on tarde à confirmer la commande. Ce n'est qu'au mois de mai qu'une lettre accuse réception de la «*commande d'une cloche Fa dièse de 750 kilogrammes*» (finalement à 6,50 francs le kilo)... À condition «*toutefois que nous obtenions l'autorisation nécessaire pour l'exportation* », pour le moment prohibée par l'administration de Chambéry.

Le chanoine Gard a quant à lui pour mission de «*demandeur la consignation de la marchandise à la Société Suisse de surveillance économique de Berne* » (SSS). Autrement dit, un feu vert pour l'importation.

Les deux interlocuteurs échangent également des plans du beffroi, non sans quelques incompréhensions (pas de téléphone, ni de voyage pour voir l'édifice !), pour que le fondeur sache quelles dimensions donner au joug qui soutiendra la cloche.

S. S. S. Contrat N° 235364		Syndicat N°	
Nom du destinataire: Chanoine Pierre Gard Prieur		S. S. S. Contrat N° 235364	
à LENS (VALAIS)		DE DE TRANSIT	
demande: { l'exportation de (Pays) FRANCE		pour la SUISSE	
le transit par: (Pays)			
Nom et adresse exacte du fournisseur: Paccard frères Annecy le Vieux			
Nom et adresse du transitaire dans la gare d'expédition en France: les BERNES			
Destinataire: S. S. S. Société suisse de surveillance économique, Gare destinataire suisse: Granges-Lens (Valais)			
Nature de la marchandise: 1 cloche en bronze pour église			
Tarif douanier suisse n° 831		Contingent français n° 12	
Poids brut 800 kg. — gr. — Poids net 750 kg. — gr.			
Gare d'expédition en France: Annecy-le-Vieux			
Point de sortie de France: Annecy-le-Vieux via Bellegarde			
<small>†) Chaque fois qu'il s'agit de marchandise étrangère n'acquittant pas les droits d'entrée en France parce qu'en transit, on indiquera dans cette rubrique le pays de provenance.</small>		BERNE, le 25 juillet 1917. Société suisse de surveillance économique,	

L'autorisation de transit de la SSS

et nous en occuper immédiatement », demande-t-on au prieur de Lens.

Encore une démarche *administrative*, et le 30 août, le fabricant de cloches savoyard se réjouit d'avoir reçu «*l'autorisation d'exportation et de transit* » de la part de la SSS en lien avec les autorités françaises. La cloche peut donc être expédiée, et «*puisque'il n'y a plus aucun obstacle nous allons la mettre en chantier* ».

Le 25 juillet 1917, la SSS délivre enfin une autorisation d'importation de la cloche, qui devra transiter de la gare d'Annecy jusqu'à la gare de «*Granges-Lens* » (maintenant disparue) comme mentionné dans le document signé dans la capitale helvétique.

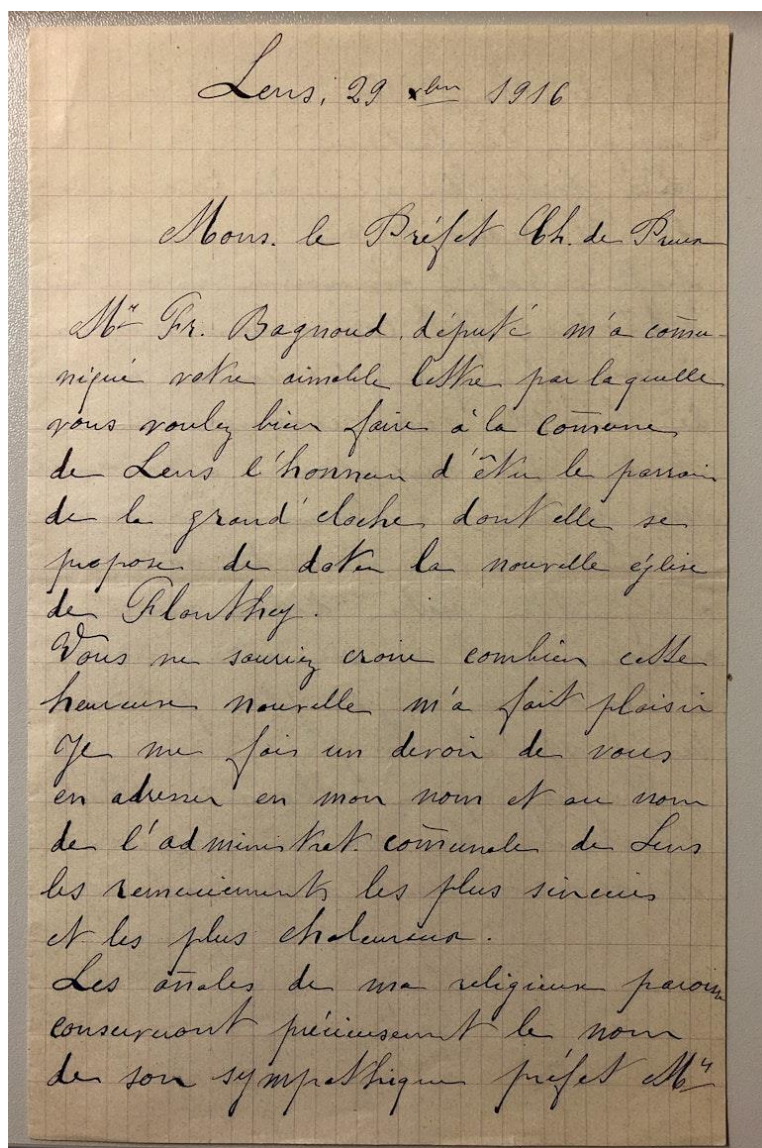
Le 3 août suivant, la fonderie Paccard assure qu'elle va «*faire les formalités en France, et il n'y a plus aucun doute que la chose ne soit autorisée* ». On peut même envisager de peaufiner la cloche : «*vous voudrez donc bien songer aux inscriptions de votre cloche afin que nous puissions la mettre en chantier*

Des difficultés croissantes

Il faut tout de même attendre mi-mars 1918 pour que la fameuse cloche soit presque terminée. «*Mais pourrons-nous vous expédier la cloche avec une autorisation spéciale ?*», s'interroge Paccard en ce 17 mars 1918. «*Il est bien difficile que vous n'ayez pas votre cloche pour le commencement de mai, comme vous le désirez; très probablement vous l'aurez plus vite. (tout cela dépend du trajet)* ».

En fin de compte, ce n'est pas non plus au printemps 1918 que la cloche parvient jusqu'à Flanthey. La situation va même en se compliquant, comme le rapporte une lettre du 11 juin suivant.

«*Veillez bien croire que si votre cloche n'est pas encore partie, ce n'est pas de notre faute* », s'excuse la maison Paccard. L'autorisation de la SSS obtenue en août 1917 est désormais périmée. Mais «*il ne suffit pas d'avoir cette autorisation pour expédier, il faut que la gare accepte la marchandise et donne un wagon. Chaque semaine, depuis près de 6 mois, nous nous rendons en gare pour cela* », est-il expliqué.



Une nouvelle autorisation a été demandée à Berne. Puis les courriers se succèdent entre l'entreprise Paccard et la SSS afin d'autoriser l'expédition de la marchandise.

La gare d'Annecy réclame également un certificat de nationalité du chanoine Gard (délivré par le consulat de France à Genève), et il faut obtenir de la part Commission de réseau (liée au ministère de la Guerre) un wagon disponible. La SSS explique d'ailleurs à ce sujet «*étant donné les circonstances les wagons ne sont accordés que pour les expéditions qui présentent un caractère absolument urgent* », ce qui n'est manifestement pas le cas d'une cloche.

Lettre du chanoine Gard au préfet du district de Sierre, Charles de Preux, parrain de la grand'cloche

Le tournant de l'armistice

Malgré les *demandes* de Paccard auprès de la gare d'Annecy et de l'administration de Chambéry, le transport de la cloche reste prohibé durant tout l'été.

Le 8 octobre, une *lettre* fait savoir que « *si la cloche n'est pas encore partie, c'est qu'en gare on refuse les colis de plus de 300 kg, malgré l'autorisation reçue. Il faut attendre quelques jours. Nous surveillons très sérieusement la chose* », assure la fonderie d'Annecy.

La délivrance arrive le 13 novembre... deux jours après la signature de l'Armistice. « *Enfin, la gare a bien voulu accepter la cloche. Nous aimons à croire que notre expédition vous arrivera sans encombre. Comme convenu l'envoi a été fait en gare de Granges* », écrit monsieur Paccard.

« *Nous sommes persuadés que cette cloche vous donnera entière satisfaction, car elle est très belle et d'une sonorité remarquable* », souligne Paccard. Puis il ajoute en bas de la lettre, dans quelques lignes griffonnées à la hâte: « *La cloche est toujours en gare d'Annecy et n'a pas pu partir, la frontière étant fermée, elle attend... espérons que ce ne soit que pour un jour ou deux* ». L'arrivée tant attendue n'est pas encore assurée.

Ultimes obstacles et livraison

Le 4 décembre suivant survient un nouveau rebondissement, teinté de déception. La SSS informe en effet que l'importation de la cloche n'est plus possible, en raison de la caducité de l'autorisation d'exportation obtenue à l'été 1917 et du contrat qui en découle. « *La demande de prolongation aurait dû être faite jusqu'au 14.11.18. Cette formalité ayant été omise par le fournisseur, ce titre se trouve définitivement périmé* ». La nouvelle cloche en bronze se retrouve alors bloquée à la douane française de Bellegarde.

Deux cartes *postales* (figurant la cloche de la cathédrale d'Oran fondue par la maison Paccard) sont envoyées à six jours d'écart au chanoine Gard par la fonderie savoyarde pour tenter de dénouer cet imbroglio administratif. La consternation est palpable. « *Vraiment les affaires deviennent impossibles* », se lamente Paccard.

Heureusement, *la SSS* ne tarde pas à délivrer un titre d'autorisation, comme l'indique une lettre délivrée le 18 décembre par l'organisme suisse au chef de gare de Bellegarde.

Dans une *carte* du 20 décembre, monsieur Paccard jubile : « *La SSS a donné signe de vie hier par deux télégrammes. L'autorisation a été accordée et adressée directement à Bellegarde. (...) La cloche vous arrivera donc bientôt – Enfin !!! Deo Gratias* ».

Les formulaires remplis par l'administration des douanes en gare de Genève indiquent que la cloche a traversé le territoire suisse durant la période de Noël.

Un légitime soulagement transparait de la dernière carte de la fonderie Paccard, arrivée à Lens début 1919 : « *Sommes heureux d'apprendre que la cloche est arrivée. Enfin ! Elle doit être dans un état de saleté, et ne manquez pas de la faire nettoyer et reluire comme un miroir, afin qu'elle fasse honneur à ses fondeurs* », glisse malicieusement l'artisan savoyard. Les documents conservés aux archives ne donnent toutefois pas d'indications sur la pose.



D'abord espérée comme un signe de résurrection pour le printemps 1917, la cloche de Flanthey, demandée fin 1916 à la maison Paccard, est finalement parvenue à destination deux années plus tard, aux alentours d'une fête de Noël où tous les peuples pouvaient enfin célébrer une paix renaissante. Le long et sinueux parcours de cette cloche peut donc être vu comme un signe concret de cette paix qui s'obtient grâce à la patience et à la persévérance des hommes de bonne volonté.

Adélaïde Patrignani - Lens, 14 février 2024

Vous pouvez consulter l'article complet sur le site internet Notrehistoire à l'adresse : <https://notrehistoire.ch/entries/vo8vQKGLBdZ>

Grand-Mère jardinait comme ça

Plusieurs préparations contre les pucerons

Infuser quelques têtes d'ail dans 10 litres d'eau pendant 10 à 15 heures.

Ajouter 100 à 150 grammes de savon noir.

Pulvériser sur les pucerons.

Macérer 300 grammes de prêles fraîches et 100 grammes de prêles sèches dans 10 litres d'eau pendant 10 jours.

Pulvériser sur les pucerons après avoir filtré le jus.

Cuire des feuilles de rhubarbe en infusion.

Filtrer et ajouter un peu de savon noir.

Pulvériser sur les pucerons.

Laisser macérer 1 kilo de feuilles fraîches et saines ou de tiges de tomates dans 10 litres d'eau pendant 2 à 3 jours.

Filtrer et utiliser sans dilution contre les pucerons et la teigne du poireau.

Benjamin Meng

Recettes d'autrefois

Côtes de bettes gratinées

1,2 kg	côtes de bettes
1	jus de citron
0,030 kg	beurre
0,025 kg	farine
0,25 l	lait
0,1 l	crème fraîche épaisse
1	jaune d'œuf
0,1 kg	fromage vieux râpé
0,1 kg	lard fumé
	sel, poivre, muscade

Enlever les feuilles vertes des bettes, laver et couper grossièrement.

Cuire 10 minutes à l'eau bouillante salée, égoutter.

Couper les bettes en tronçons, faire cuire 20 minutes à l'eau bouillante salée avec le jus de citron, égoutter.

Fondre le beurre dans une casserole, ajouter la farine et mélanger. Verser lait, sel poivre, muscade et remuer pour obtenir une béchamel.

Retirer du feu et ajouter la crème et le jaune d'œuf, ajouter la moitié du fromage râpé.

Couper le lard fumé en lardons et les sauter à la poêle.

Beurrer un plat à gratin, mettre les côtes, le lard et les feuilles de bettes.
Napper de béchamel et du reste de fromage râpé.
Gratiner au four à 180°, 10 à 15 minutes.

Pain perdu

Tremper de belles tranches de pain rassis dans du lait sucré.
Laisser imbiber quelques minutes.
Passer ces tranches dans des œufs battus.
Faire dorer au beurre fondu à la poêle.
Sucrer en servant tiède.

Benjamin Meng

A noter dans vos agendas :

Ouverture estivale du Musée	du 21 juin au 13 octobre 2024
Journées du patrimoine	7 et 8 septembre 2024
Exposition temporaire	du 8 septembre au 13 octobre 2024
Sortie des membres	samedi 14 septembre 2024
Nuit des musées	samedi 9 novembre 2024
Ouverture de fin d'année du Musée	du 27 décembre 2024 au 5 janvier 2025



L'enclume déposée devant le Musée a trouvé un billot. Merci Jérôme, merci Rémi !

Remue m3ninges No 20

	A	B	C	D	E	F	G	H	I
1									
2									
3						■			
4			■						
5				■				■	
6		■					■		
7					■				■
8			■						
9	■					■	■		

Horizontal 1. Appareil de vision sous-marin 2. C'est une partie d'un membre du corps 3. Elle r3gne sur un 3tat; bruit d'horloge murale 4. Paresseux am3ricain; au complet 5. R3 en est une; monnaie nordique 6. Rougi l3g3rement; langue du troubadour 7. Se cabrer; n'h3siter pas 8. Apr3s la licence; r3sine de colmatage ou de fixation 9. Fin de la pri3re; article masculin.

Vertical A. 3tre visible B. C'est la fin des r3ves; amincit par l'usage C. Faible lueur; des lustres et des lustres D. Ce n'est pas acquis; grand arbre E. Proc3d3s d'3criture rapides; cycle de temps F. Moyen de paiement; petites formations musicales G. Herbe piquante; petit saint H. R3mun3ration pour un travail effectu3; organe du corps I. Il plume les pigeons; d3monstratif.

Solutions du No 19

Horizontal 1. Arachides 2. Mill3sime 3. Id3al; SPA 4. R3; Mas; Eu 5. Aras; Cas 6. M3dites 7. 3pi; Out 8. Sa; Puret3 9. R3it3re 10. Carte; Ris 11. Ado; Usina 12. M3duse; Tu 13. Pr3senter.

Vertical A. Amirales; Camp B. Rider; Parader C. Ale; Ami; 3rod3 4. Clamse; Fit; Us E. H3la; Douteuse F. Is; Sciure; Sen G. Dis; Atterri H. Empes3; Teinte I. Seau; Sue; Saur.

Le comit3 des Amis du Patrimoine de Lens

G3rald Emery, vice-pr3sident, Lens;

Anne Marie Praplan, secr3taire tr3sori3re, Lens;

Membres: Paul-Henri Emery, Lens; Sabine Frey, Crans; Benjamin Meng, Lens.

Ce bulletin a 3t3 r3alis3 par les membres du comit3.

Association Les Amis du Patrimoine de Lens - Case postale 7 - 1978 Lens - T3l. 079 / 680 38 18

info@les-amis-du-patrimoine-de-lens.ch

www.les-amis-du-patrimoine-de-lens.ch